

Chronique.

L'honneur que les journaux anglais ont fait à ma conférence sur "l'Economie," prononcée à une assemblée du Conseil National des Femmes, — en la reproduisant tout au long, — m'enhardit à la traduire ici en partie.

Puisqu'on l'a jugée utile en certains quartiers, mes lectrices m'absoudront peut-être de me citer moi-même en considération de cette utilité.

Il est de fait que je n'ai pas cru traiter une question oiseuse en dissertant sur l'Economie, et j'avais conscience, en écrivant ma critique, de dire des choses au moins vraies sinon nouvelles.

Je ne cède donc en ce moment à nul autre désir que de répéter à mes compatriotes un avertissement nécessaire.

Quelque peu divertissant que soit le rôle de Jérémie, je brave la chance de me le faire imputer en élevant de nouveau la voix contre un de nos défauts les plus invétérés : l'Imprévoyance.

Je profiterai aussi de l'occasion pour répondre à une question que se seront peut-être posée, comme M^{lle} *Françoise*, mes spectatrices françaises. L'aimable chroniqueuse que je viens de mentionner, au milieu de cordiales et sympathiques félicitations auxquelles je suis très sensible, et dont je la remercie, se demande si ma conscience ne me reproche pas d'avoir adopté l'anglais de préférence à notre propre langue pour l'étude en question.

C'est que je n'ai pas en ceci suivi mon inclination. Il va de soi que je me serais sentie plus à l'aise pour exprimer mes vues en français. Ce n'est pas de gaîté de cœur que j'ai entrepris de leur faire voir le jour sous le déguisement d'un idiôme que je suis loin de connaître à fond. En m'y résignant je comptais beaucoup sur l'indulgence de mes auditeurs de langue anglaise, et je me rendais surtout à une bonne raison :

"Presque toute la société canadienne-française entend et parle l'anglais, m'a-t-on représenté, tandis que les dames anglaises comprenant parfaitement le français sont très rares. Si vous voulez donc être généralement comprise, ajoutez-on, vous voyez ce qu'il faut faire."

C'était clair. Je m'embarquai bravement sur la

galère de Shakespeare, et me rendis au port tant bien que mal, à travers les mystérieuses difficultés d'une mer étrangère. Je ne suis pas bien sûre de n'y avoir pas fait un petit naufrage, mais il me reste au moins la satisfaction que goûte le muet s'exprimant par signes. Je me suis fait comprendre.

Je considère que dans les circonstances le résultat est beau. En tous cas, je m'en contente.

Je prie donc mon spirituel confrère, *Françoise*, de ne pas suspecter mon attachement à notre langue française, cette belle inhumaine si captivante, si fine, si abondante et si difficile pourtant — peut-être à cause même de son infinie variété qui multiplie les nuances, subdivise le sens, accumule les acceptions !

Même quand on n'espère pas parvenir à approfondir ou à dompter cette adorable coquette, qu'on livre rarement tous ses secrets, on continue de l'adorer et de la servir de préférence à toute autre. Le plus souvent les infidélités qu'on lui fait ne sont que des aveux d'impuissance.

Si je me suis assez justifiée, j'arrive au fait.

DE L'ÉCONOMIE.

L'économie est un grand mot, mais une chose plus grande encore, c'est-à-dire la base du bonheur et du confort domestique.

Dans une plus vaste sphère, celle de l'administration publique, c'est, paraît-il, la pierre philosophale, l'inatteignable idéal des hommes d'état.

Je ne discuterai pas ce point de vue. Une des raisons pour lesquelles je m'abstiens est que notre constitution, ou du moins l'esprit de notre constitution, comprend la politique, comme les défauts masculins, parmi les questions brûlantes qu'il vaut mieux ne pas attaquer.

Il est entendu qu'entre nous, nous ne nous occupons que de nos propres travers et des moyens de les réformer, laissant à cet intéressant sujet : des *manquements des maris*, le soin de défrayer les conversations de boudoir ou des *thés* de l'après-midi.

...Or, à propos d'économie, je puis affirmer ceci :